

5 février 2018. Grandes Conférences Catholiques.

Monsieur Laferrière,

La première fois que j'ai entendu parler de vos livres, c'était dans le métro. Un étudiant lisait, visiblement absorbé.

Le mot *pyjama* sur la couverture m'intriguait.

– C'est bien ?

– Génial !

À peine le temps de relever le titre complet, **JOURNAL D'UN ÉCRIVAIN EN PYJAMA**, que s'ouvraient les portes de la rame. Grâce à la toile, j'ai découvert que c'était vous, l'auteur, Dany Laferrière.

J'ai lu ce roman. Vous y parlez de l'écrivain. « *Écrire, dites-vous, est d'abord un travail manuel* ». J'ignore si vous tapez à dix doigts, mais moi, je n'y suis toujours pas arrivé...

Vous écrivez encore : « *Pour toute fortune, l'écrivain a les 26 lettres de l'alphabet* ».

Vous expliquez « *que pour écrire un roman (je vous cite), il faut de bonnes fesses, car c'est un métier, comme celui de couturière, où l'on reste assis longtemps.* »

Vous glosez sur la « *souffrance* » de l'écrivain, devant cependant avouer : « *Je n'aurais pas cru qu'il fallait autant de temps pour écrire la première phrase* »...

Et puis, vous avez ce mot admirable, qui, selon moi, définit votre œuvre : « *Cela peut prendre toute une vie pour écrire avec la gravité d'un enfant qui joue.* »

Dany Laferrière, vous êtes né en 1953 à Haïti, un pays que vous aimez, n'en déplaise à Trump. Un pays où les lieux se nomment Petit-Goâve, Pétionville, Léogâne, Croix-des-Bouquets, Jérémie ou Ville-Bonheur.

Car oui, vous aimez cette « Terre des hautes montagnes » où les paysans n'ont cessé de se battre durant des siècles, d'abord contre l'Europe esclavagiste, puis contre l'armée américaine d'occupation et toujours contre l'État haïtien. Vous aimez ce pays (« *avec un trop plein d'identité et une telle passion de liberté* », dites-vous) ce pays où la négritude s'est mise de bout, sous la houlette des Toussaint Louverture et Alexandre Pétion. Vous aimez cette nation, la plus pauvre de la Caraïbe, qui a connu trente-deux coups d'État, cette contrée que l'ouragan Matthew n'épargna pas en 2016, cet endroit, je vous cite, « *où l'on meurt plus vite qu'ailleurs* », Haïti qui se remet doucement d'une épidémie de choléra, ce petit bout de paradis qui vient d'enterrer Manno Charlemagne, son chanteur populaire mort le même mois que Johnny.

Votre père faisait de la politique, votre mère était archiviste à Port-au-Prince.

Nous sommes dans les années Duvalier, celles où la radio ne passait que des discours à la gloire du président à vie, où l'on entendait chaque matin sa voix nasillarde (sans rire) : « *Je suis le drapeau un et indivisible.* » Papa Doc touche vous atteint jusque dans votre berceau. Car votre père, avec ses idées de justice sociale, doit prendre le chemin de l'exil, et vous, comme vous portez le même nom et le même prénom que lui, vous devez prendre la direction de Petit-Goâve pour vous mettre à l'abri chez Da, votre grand-mère...

Da, votre grand-mère,... elle qui s'asseyait sur le balcon toujours prête à servir une tassé de café chaud bien sucré. Vous l'entendez encore vous dire : « *Tu vois cet homme dans la rue, il n'a pas toujours été comme cela !* ». Vous écrirez **L'ODEUR DU CAFÉ**.

Une autre figure illumine cette période : Vava, votre amour d'enfance au pays des libellules, des montagnes bleues et de la mer turquoise. Vous écrirez **LE CHARME DES APRÈS-MIDI SANS FIN**.

Retour à Port-au-Prince pour vos études secondaires au collège Canado-Haïtien, puis vous êtes chroniqueur dans un hebdomadaire politico-culturel.

C'est alors la rencontre face-à-face avec la dictature. D'abord calmement. Votre première critique littéraire à peine publiée, vous êtes convoqué aux casernes du Major Valmé. Vous décrirez la scène dans **L'ÉNIGME DU RETOUR**. Pour votre mère, c'est la consécration. Pour le journaliste en herbe, ce sera un interrogatoire, je vous cite « *sous la forme d'une amicale conversation entre deux vrais amateurs de la chose littéraire* »... Jamais vous ne perdez de vue que celui qui vous interroge est celui qui dirige la chambre des tortures de Papa Doc... Vous ajoutez : « *Parfois on entendait des cris venant des autres pièces. Pourtant, écrirez-vous, cette certitude que la littérature me sauvera de tous les dangers ne m'a jamais quitté, ni ce jour-là, ni plus tard.* »

À ceux qui vous interrogent « *Pourquoi combattre la dictature ?* », vous répondez, sans hésiter : « *Pour vivre !* » ajoutant « *La dictature nous émascule. Papa Doc voulait faire de nous des fils. Alors la résistance est venue des femmes qui ont redressé la tête.* »

Ce « plus tard » ne tarde pas. Votre meilleur ami est assassiné par les tontons macoutes le premier juin 1976 sur la plage de Léogâne. Vous quittez sur le champ votre pays. Direction Montréal. Vous raconterez cela dans *LE CRI DES OISEAUX FOUS*.

C'est alors la rencontre avec le froid polaire, les hivers interminables (Vous mettrez trente ans à vous y adapter, c'est cela aussi l'exil), ce sont les minables chambres de bonne, et les petits boulots en banlieue. Vous dénîchez chez un brocanteur une machine à écrire REMINGTON 22, et votre vie va en être métamorphosée. Sans cesse vous tapez sur le clavier. Vous découvrez, je vous cite, que « *L'écriture est un dieu jaloux qui veut votre passion exclusive.* » Vous pénétrez brutalement dans la jungle des mots. Sur la table, l'odeur suffocante des bananes trop mûres et des mangues jaunes vous rappelle le pays. Et quand vous n'écrivez pas, vous lisez ces écrivains que vous ne pouviez vous payer à Port-au-Prince : Hemingway, Borgès, Cendrars, Vargas Llosa, Virginia Woolf,... « *La bibliothèque est le vrai pays d'un écrivain. Le siège des premières émotions de celui qui regarde le monde par la fenêtre.* », dites-vous. Et quand vous ne lisez pas, vous vous réfugiez dans votre baignoire pour vous réchauffer, boire du mauvais vin ou lire des poèmes d'Aimé Césaire. Sans oublier que le corps a ses exigences et que, si je vous ai bien lu, séduire la fille du proprio est le meilleur moyen de ne pas devoir payer son loyer...

1986, année de la mort de Jorge-Luis Borges, ce vieux maître courtois et aveugle de Buenos-Aires, « *cet écrivain, dites-vous, qui a mis la naïveté au rang du grand art en lui infusant de la lucidité* ». 1986, année qui signe la fin du régime Duvalier. 1986, année où paraît votre premier roman. Désolé pour les oreilles sensibles (mais y en auraient-ils dans cette salle ?), il a pour titre *COMMENT FAIRE L'AMOUR AVEC*

UN NÈGRE SANS SE FATIGUER. C'est un coup de tonnerre dans le ciel littéraire du Québec. La télévision vous embauche pour présenter la météo, et les spectateurs découvrent un Noir annonçant la neige, tout cela avec légèreté et humour. Avant de rejoindre l'émission de Radio-Canada, *La bande des Six*, avec les meilleurs chroniqueurs de la presse québécoise.

Après mûre réflexion, vous envoyez un exemplaire de votre premier roman à votre maman, avant qu'elle n'apprenne cette parution retentissante via des connaissances. Elle vous écrira longuement, énumérant tout ce qu'elle avait trouvé dans le livre et que vous ne lui aviez pas dit dans les lettres que vous vous étiez échangées... « *Aucun lecteur n'est plus concentré sur un livre qu'une mère en train de lire son fils* », devez-vous admettre. En tout cas, votre mère sera mille fois plus compréhensive que vos tantes, toujours insatisfaites des portraits que vous en dressez.

De ce premier roman, l'on tirera un film et ce sera votre rentrée dans ce monde qui a marqué votre adolescence. Vous étiez alors un teenager à Port-au-Prince, la loi martiale interdisait les rassemblements de plus de trois personnes, difficile de se rencontrer, alors vous fréquentiez les salles de sport ou les cinémas, en matinée. Ce premier film, au titre faut-il le dire provocateur, choquera l'Amérique puritaine mais, bien plus important, le monde du cinéma influencera grandement votre écriture. Je pense à votre roman **LE GOÛT DES JEUNES FILLES.**

1990 est un autre tournant dans votre vie : vous quittez Montréal pour rejoindre Miami où il y a aussi une importante communauté haïtienne qui se retrouve à l'église au Centre culturel dans *Little Haiti*.

Deux raisons à ce déménagement : fuir le froid et échapper à la célébrité aussi bruyante qu'accaparante. Dans le calme du Sud, vous faites chaque matin le tour du lac derrière votre maison, vous écrivez dix romans en douze ans qui constitueront le cycle haïtien. J'ai déjà cité quelques titres. Il y a aussi LA CHAIR DU MAÎTRE, et PAYS SANS CHAPEAU. L'on finirait par croire que l'angoisse de la page blanche vous est inconnue...

Mais le Québec vous manque tout comme sa littérature que vous estimez digne de recevoir le Nobel pour son originalité, comme vous le déclariez dans l'émission *Bouillon de culture* de Bernard Pivot. Vous regagnez donc Montréal au début des années 2000. Vous prenez alors une décision étonnante, rare, inhabituelle : celle de cesser d'écrire de nouveaux récits pour prendre le temps (je vous cite) de « *revisiter* » vos précédents romans. Vous en retravaillez six, dont le céléberrime GOÛT DES JEUNES FILLES, lui ajoutant 120 pages.

Cette réécriture étonne les critiques et les universitaires. Vous leur répondez qu'il n'y a pas de choix : soit vous écrivez « le » chef d'œuvre, parfait et unique, soit vous écrivez des œuvres sans chef, un ensemble, qu'il faut sans cesse perfectionner. « *Quand j'ai commencé à écrire à Miami le cycle haïtien, j'avais dix livres en tête, et surtout la peur de ne pas les terminer.* » dites-vous. Vous évoquez l'esthétique de la roue. Pour avancer, l'ensemble doit tourner parfaitement sur elle-même.

Cet ensemble, pour vous, c'est en fait un seul livre, que vous intitulez *UNE AUTOBIOGRAPHIE AMERICAINE*, une passerelle entre deux cycles, le cycle nord-américain et le cycle haïtien.

Il convient aussi de souligner votre disponibilité pour les medias, pour les étudiants, pour votre public. Car le conteur que vous êtes croit aussi en l'importance d'une œuvre orale à côté celle écrite. N'étiez-vous pas, en novembre dernier, le parrain de *Radio France fête le livre* ?

Vous réalisez enfin votre propre film *Comment conquérir l'Amérique en une nuit*, une narration où deux hommes échangent leurs expériences : l'oncle qui vit depuis vingt ans à Montréal, décide de rentrer tandis que son jeune neveu arrive à Montréal pour y rester. En 2009, vous publiez *L'ÉNIGME DU RETOUR*, un livre qui obtiendra de nombreux prix dont le Médicis. C'est un roman aussi émouvant que poétique.

Votre père, toujours en exil, meurt solitaire. Ce père dont vous avez vécu et l'absence et le choc que cela a fait à votre maman. Vous l'exprimerez ainsi : « *Nous sommes sur la galerie, près des lauriers roses. Ma mère me parle tout bas de Jésus, l'homme qui a remplacé son mari qui est en exil depuis cinquante ans.* »

Vous prenez alors la décision de rentrer au pays. Vous êtes à Port-au-Prince le 12 janvier 2010 quand un violent séisme (7,3 sur l'échelle de Richter) frappe le pays. Vous parcourez les rues et les quartiers, avec votre carnet de notes qui ne vous quitte jamais. Vous fuyez le sensationnel ou le journalistique. Vous relaterez dans *L'ART PRESQUE PERDU DE NE RIEN FAIRE*, un autre de vos livres, la vie quotidienne dans une ville complètement brisée et les tentatives désespérées des gens pour garder une certaine dignité dans le malheur. Car, selon vous, « *L'écriture, seule, peut aller au fond du cœur d'une femme qui vient de perdre sa famille.* »

En 2013, c'est la sortie du JOURNAL D'UN ÉCRIVAIN EN PYJAMA.

Titulaire de nombreux prix et distinctions honorifiques, docteur *honoris causa* de plusieurs universités dont la Sorbonne, officier de l'Ordre National du Québec, citoyen d'honneur de la ville de Montréal, vous êtes élu le 12 décembre 2013 à l'Académie française, au deuxième fauteuil, celui d'Hector Bianciotti. Le hasard fait bien les choses, c'était aussi un exilé.

Régulièrement à Paris, vous participez, avec courtoisie et modestie, aux réunions du jeudi après-midi de cette prestigieuse institution. Les travaux des 34 académiciens sont consacrés à la révision du Dictionnaire. « *Avec une lenteur qui ne discute que de l'avenir, et qui permet d'avancer presque immobile* », déclarez-vous.

Sur votre épée d'académicien, comme dans la plupart de vos romans, figure Legba, ce dieu du panthéon vaudou. Legba permet à un mortel de passer du monde visible au monde invisible puis de revenir au monde visible.

Immortels, les académiciens ? Vous répondez que « *c'est la langue qui traverse le temps et non l'individu qui la parle.* »

Vous dites enfin « *J'aime admirer, c'est une des rares facultés humaines* ». Votre œuvre, Monsieur Laferrière, est admirable, à votre image.

**Philippe Marchandise
Juriste et écrivain**